

HABIB SELMI

La Voisine  
du cinquième

*roman traduit de l'arabe (Tunisie)  
par Stéphanie Dujols*

Sindbad  
ACTES SUD



À présent, je la vois plusieurs fois par jour.

Elle s'appelle Zohra, mais la plupart des habitants de notre immeuble l'appellent "Mme Mansour". D'autres disent la "femme de ménage", ou la "Tunisienne", de la même façon qu'ils appellent Mme Rodriguez – la dame qui vient chaque soir sortir les poubelles de l'immeuble sur le trottoir – la "Portugaise", et M. Gonzales – qui vit seul dans un appartement au cinquième étage –, l'"Espagnol".

Zohra était contente le jour où elle a appris qu'un autre Tunisien – à part elle, son mari Mansour et son fils unique, Karim – habitait dans l'immeuble. Elle croyait que tous ses occupants étaient français. Cela m'a surpris, parce que l'on voit bien à mes traits que je ne le suis pas. Certes, tous les Français ne sont pas blancs, blonds, aux yeux bleus, il y en a même qui, dans une certaine mesure, ressemblent aux Arabes ; néanmoins, il y a une nette différence entre ces Français-là et moi.

Depuis qu'elle sait que je suis tunisien, elle ne s'adresse plus à moi en français, langue qu'elle a apprise au contact des Français et qu'elle parle avec aisance et prononce clairement, contrairement à beaucoup d'immigrés arabes de son âge, surtout parmi les femmes. Elle me parle en

dialecte tunisien, sauf lorsque nous sommes en présence d'autres habitants de l'immeuble – elle estime qu'il serait malséant de s'exprimer devant les voisins dans une langue qu'ils ne comprennent pas.

Si désormais je la vois plusieurs fois par jour, ce n'est pas parce que nous habitons le même immeuble – il y a des voisins que je ne vois qu'une fois par mois –, mais parce qu'elle s'est mise à travailler comme femme de ménage chez une vieille dame de quatre-vingt-dix ans, Mme Albert, dont l'appartement est situé comme le mien au premier étage, et même plus précisément juste en face du mien. À peine un mètre sépare nos deux portes ; comme dans la plupart des immeubles parisiens, les paliers sont très étroits. Lorsque Mme Albert et moi sortons ou rentrons en même temps dans nos appartements respectifs, il arrive que nos sacs et nos paniers se frôlent, ou même le pan de nos vêtements.

Mme Albert vit seule dans son appartement. Elle n'a ni frères ni sœurs, elle était l'unique fille de ses parents. Personne ne lui rend visite, à part une amie de son âge.

Par la suite, Zohra m'a raconté que Mme Albert a un mystérieux lien de parenté avec une dame habitant Bruxelles qui l'appelle deux fois par an : une fois pour lui souhaiter son anniversaire, une autre pour lui souhaiter la bonne année. On dit que Mme Albert aimait les hommes, qu'elle s'est éprise de nombre d'entre eux, mais qu'elle ne s'est jamais mariée. Cela ne la dérange pas qu'on l'appelle *mademoiselle* Albert plutôt que *madame* Albert mais, par respect, aucun des habitants de l'immeuble ne se permet de le faire. Au demeurant, qualifier une dame de quatre-vingt-dix ans de demoiselle est un peu étrange.

Elle avait besoin d'une femme à son service. Quelqu'un pour s'occuper du ménage, cuisiner pour elle, lui faire sa toilette, lui couper les ongles, l'aider à enfiler ses vêtements, l'accompagner faire son tour dans le quartier, qu'elle veille à accomplir deux fois par jour. Elle n'aurait pu trouver mieux que Zohra, cette femme aimable, courtoise, et surtout habitant le même immeuble, et donc prête à la servir à toute heure du jour ou même de la nuit.

Quant à Zohra, elle est obligée de travailler chez les particuliers : Mansour, qui est plus âgé qu'elle, est à la retraite, et Karim souffre d'un handicap physique et ne travaille pas. Mme Albert lui paie un bon salaire en échange de ses services, outre les étrennes qu'elle lui accorde pour le Nouvel An ou aux occasions religieuses, comme la fête de la rupture du jeûne ou celle du sacrifice. Car Mme Albert est généreuse et, semble-t-il, riche. On dit qu'en plus de l'appartement dans lequel elle vit, elle en possède plusieurs autres à Paris qui sont en location.

J'avais croisé Zohra dès les premiers jours de mon installation dans cet immeuble. Il m'arrivait de la trouver dans le hall d'entrée, dans l'ascenseur, dans l'escalier, devant les boîtes à lettres, ou dans la cour où sont rangées les poubelles. À l'époque, je pensais qu'elle travaillait chez certains de mes voisins, et que cela expliquait sa présence dans l'immeuble. Il y a en effet beaucoup de femmes arabes qui font des ménages chez les Français. Elle me disait toujours bonjour – je crois du reste qu'elle le dit à tous les habitants de l'immeuble. Parfois elle me demandait l'heure, ou faisait une remarque sur le temps qui n'arrêtait pas de changer, ou sur les poubelles, ou sur le facteur.

Je voyais aussi Mansour et Karim, mais bien moins souvent qu'elle. J'ignorais que c'étaient son mari et son fils. Je pensais qu'ils se rendaient au cabinet du médecin, au deuxième étage, qui est fréquenté par beaucoup de gens étrangers à l'immeuble. Je n'imaginai absolument pas qu'elle et ces deux hommes auxquels je n'avais jamais parlé étaient de la même famille, et que celle-ci habitait l'un des appartements de l'immeuble.

La première question qui m'est venue à l'esprit, c'est comment une employée de maison, avec un mari à la retraite et un fils sans travail, pouvait vivre dans un immeuble élégant de style haussmannien, dans un quartier qui ne passe pas pour l'un des plus pauvres de Paris. Je me suis dit qu'elle devait habiter dans un appartement minuscule, ou dans l'une de ces chambres situées au tout dernier étage que l'on appelle "chambres de bonne" parce qu'autrefois, on y logeait les servantes qui travaillaient dans l'immeuble. Mais j'ai découvert ensuite que son appartement ne se situe pas au dernier étage, mais au cinquième, et qu'il n'est pas différent du mien – il se trouve que, jusqu'au cinquième, tous les appartements de l'immeuble sont construits sur le même modèle et occupent la même surface. Et ce qui m'a encore plus interloqué, c'est qu'il ne s'agit pas d'un logement en location, mais que Zohra et son mari en sont propriétaires.

Ma femme française et moi avons une bonne situation, on peut même dire qu'elle est excellente. Je suis professeur de mathématiques, et depuis que j'ai achevé mes études supérieures, pour lesquelles j'ai émigré en France, je travaille dans une université publique, ce qui m'assure un salaire honorable et me tient à l'abri du

spectre du chômage, lequel menace beaucoup de gens depuis quelques années. Brigitte, elle, travaille depuis longtemps comme employée dans une succursale parisienne d'une grande banque espagnole – elle parle couramment l'espagnol, qu'elle a appris à l'université. Nous sommes une petite famille, nous n'avons que notre fils Sami, qui n'habite plus avec nous. Il a pris son indépendance après avoir fini ses études – il a trouvé du travail dans une grande compagnie. Sachant gérer nos dépenses, nous avons des économies lorsque nous avons décidé d'acquérir un appartement dans cet immeuble, pourtant nous avons dû faire appel aux banques pour obtenir un prêt que nous remboursons jusqu'à maintenant par mensualités – mensualités qui s'élèvent au quart de nos deux salaires réunis. Comment Zohra et son mari ont-ils donc pu acheter leur appartement ?

Ce qui m'a étonné également, c'est qu'en général, les Arabes qui, comme Zohra et son époux, sont d'un milieu social modeste et ont une culture limitée, ne s'installent pas dans des appartements parisiens dont les habitants sont majoritairement français – même d'ailleurs lorsqu'ils ont de bons moyens financiers. Ils préfèrent vivre dans les bourgades et les villes de la banlieue : les Arabes y sont nombreux, ce qui atténue leur sentiment d'exil et de racisme, les boucheries halal, les produits alimentaires, les légumes et les fruits qu'ils affectionnent s'y trouvent en abondance, et les prix y sont moins élevés qu'à Paris.

En outre, je me suis toujours demandé pourquoi ils tenaient à rester en France alors que Mansour ne travaillait plus. D'habitude, dès qu'ils prennent leur retraite, la plupart des immigrés tunisiens rentrent au pays, où

ils construisent des villas, ouvrent des commerces et achètent des propriétés agricoles. Ils y passent les années qui leur restent à vivre dans une aisance qui leur fait oublier ce qu'ils ont enduré durant leur long exil, puis ils meurent parmi les leurs et sont inhumés dans la terre des villages et des villes où ils sont nés.

“Pourquoi est-ce que ça te préoccupe ? Ça ne te regarde pas”, me dit ma femme Brigitte sur un léger ton de reproche quand je lui en parle, de temps à autre, dans l'espoir de trouver une réponse convaincante à mes interrogations. À dire vrai, Brigitte n'est pas aussi curieuse que moi. Elle s'intéresse rarement à ce qui se passe dans l'immeuble et ne parle de ses habitants que lorsque quelque chose l'énerve vraiment, comme les aboiements du chien de la dame qui vit à l'étage du dessus avec sa vieille mère, et dont on dit qu'elle non plus ne s'est jamais mariée, qu'elle est toujours “demoiselle” comme Mme Albert.

J'avoue que depuis que j'ai commencé à m'intéresser à Zohra et à sa famille, il m'est arrivé de laisser courir mon imagination et d'échafauder à son sujet et au sujet de son mari des scénarios aussi fantasques que palpitants à même d'assouvir ma curiosité. Cependant, les informations que j'ai fini par réunir tant bien que mal ont coupé court à toutes mes élucubrations.

Mansour a émigré à une époque où la France et l'Europe tout entière étaient ouvertes aux étrangers. En ce temps-là, il n'y avait pas de chômage sur le vieux continent, et tous les immigrés y trouvaient facilement du travail. Par ailleurs, le racisme n'y était pas aussi répandu qu'aujourd'hui. Mansour a d'abord travaillé quelques années dans le bâtiment, avant d'avoir la chance d'être



détaché dans les célèbres usines Renault, où il est resté jusqu'à sa retraite.

On dit qu'il était buveur et violent, et qu'il côtoyait les proxénètes et les dealers. Après avoir rencontré puis épousé Zohra, il a beaucoup changé. En quelques années, il a réussi à mettre de côté une somme assez conséquente ; grâce à l'obtention d'un petit prêt, et avec l'aide des usines Renault, il a donc pu acheter cet appartement. C'était il y a plus de trente ans, à une époque où le quartier était encore pauvre et où le marché immobilier était en stagnation. L'immeuble lui-même était négligé. C'est plus tard qu'il fut rénové et acquit l'apparence qu'il a aujourd'hui. Voilà toute l'histoire.

Quant à la raison pour laquelle ils ne sont pas rentrés en Tunisie lorsque Mansour a pris sa retraite, elle est liée avant tout au handicap de leur fils, handicap qui nécessite des soins réguliers qu'il reçoit gratuitement dans les grands hôpitaux parisiens. De plus, comme il est handicapé et au chômage, les services d'assistance sociale lui octroient des aides et des indemnités. Sa mère elle aussi a droit aux allocations de chômage. Naturellement, s'ils rentraient en Tunisie, ils perdraient tout cela.

Depuis que Zohra sait que je suis tunisien, Mansour me dit bonjour chaque fois que nous nous croisons dans l'entrée de l'immeuble. Jusque-là, il se contentait de me regarder sans rien dire et, quelquefois, il avait un tout petit mouvement de tête que je remarquais à peine. Ce geste restait pour moi mystérieux. Je ne savais pas si c'était une façon de me saluer, ou s'il était surpris de me voir. Il est vrai que je le croise rarement, parce qu'il sort peu. Et quand cela lui arrive, c'est en général à des heures différentes des miennes.

Autant Zohra prête attention à son apparence extérieure, autant Mansour, lui, est négligé. Il s'habille toujours de vieilles nippes trop grandes pour son corps malingre. La plupart du temps, il n'est pas rasé et les cheveux qui lui restent sur le crâne ne sont pas peignés. Mais ce que je remarque surtout, c'est que parfois, il ne porte pas de chaussures, mais des claquettes ou des pantoufles. Et quand il fait froid, il ne met pas de chaussettes.

Beaucoup d'habitants de l'immeuble le regardent d'un air un peu perplexe, car cela ne se fait pas de sortir de son appartement avec une mise aussi négligée, même pour rester dans l'immeuble. Brigitte elle-même s'est mise à commenter de temps à autre l'apparence de *monsieur* Mansour, comme elle dit. Les Français disent toujours "monsieur" quand ils parlent de quelqu'un qu'ils ne connaissent pas bien, même si c'est un clochard, un voleur ou un criminel. Cela me surprend toujours beaucoup, je ne m'y suis jamais habitué.

Comme il est tunisien comme moi, Brigitte me pose parfois des questions que je me pose aussi et pour lesquelles je n'ai aucune réponse. N'a-t-il pas remarqué que les voisins le regardent d'un œil étonné ? Pourquoi est-ce qu'il ne se peigne pas ? N'a-t-il pas froid quand il sort sans chaussettes en plein hiver, dans des pantoufles pareilles ? Mais ce qui l'intrigue plus que tout, c'est que Zohra lui permette de sortir d'une manière aussi débraillée.

Karim, lui, ressemble à sa mère, tant par son caractère que par son attitude. Il soigne sa mise. Ses vêtements sont toujours propres. Il lui arrive de porter des chaussures vernies et il s'habille d'une manière plutôt classique

pour un jeune homme de son âge – je lui donne un peu plus de vingt-cinq ans. En apparence, il n'a rien à voir avec son père. Un temps, j'ai même douté que ce Mansour soit vraiment son père ; je me demandais si Zohra ne l'avait pas eu avec un autre homme lors d'un premier mariage.

Lui aussi a changé depuis que sa mère a appris que je suis tunisien. Il me salue d'une manière bien plus chaleureuse : non seulement son sourire est plus large, mais il insiste pour me serrer la main. Du fait de son handicap, il marche en claudiquant, or dès qu'il me voit, il s'empresse vers moi, au point que je crains qu'il perde l'équilibre et s'effondre par terre. Pour lui faciliter les choses, je me suis mis à aller moi-même à sa rencontre. Après m'avoir serré la main, il reste silencieux et évite de me regarder en face. Je crois qu'il est particulièrement timide ; cela me met parfois mal à l'aise. Heureusement, nos entrevues ne durent que quelques secondes. Les premiers temps, cette attitude me déconcertait car, à première vue, Karim a l'air presque normal, il ressemble à n'importe quel jeune de son âge. Je me suis même demandé si, en plus de son infirmité physique, il ne souffrait pas d'une légère déficience intellectuelle.